Ami du Clergé du 25 novembre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le temps de l'Avent. — III. 3e *Dimanche de l'Avent :* Le Messie vient nous justifier, 337. — IV. 4e *Dim. :* Le Messie vient nous aider, 338.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXVIII. « Est assis à la droite du Dieu tout-puissant », 340.

Causeries liturgiques. — XXVI. *Fêtes du Sanctoral :* III. Les fêtes de S. Pierre et de S. Paul, 342.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LI. Chute de Licinius (323) ; Concile de Nicée et mort de Constantin, 343.

En lisant. — Hostie avec l'hostie, 345.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

III

3e Dimanche de l'Avent

LE MESSIE VIENT NOUS JUSTIFIER

Mes frères,

Le Messie vient nous apporter la vérité qui éclaire ; il vient aussi nous réhabiliter et nous justifier devant son Père : *cujus veritas instrueret inscios, sanctitas justificaret impios.* Sur l'homme pesaient des ténèbres plus épaisses que celles de l'ignorance ; il était assis, sans pouvoir se relever, à l'ombre et dans les ténèbres de la mort, comme l'exprime la liturgie après l'Ecriture. Il avait besoin d'un Maître, mais aussi d'un Rédempteur.

C'est de ce deuxième bienfait de la venue du Messie dont nous ferons le sujet de nos réflexions.

Il est l'œuvre de la sainteté du Messie : de sa sainteté de Pontife qui peut offrir le sacrifice agréable de réparation ; de sa sainteté de chef qui peut communiquer la justification et la vie à tous ses membres.

I. — *Sainteté de Pontife*

Dans son épître aux Hébreux (VII, 26-28), S. Paul écrit en parlant de Jésus :

> « Tel est, en effet, le grand-prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux ; qui n'a pas besoin, comme les grands-prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple, — car ceci, il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même. La loi, en effet, institue grands-prêtres des hommes sujets à la faiblesse, mais la parole du serment, intervenue après la Loi, institue le Fils qui est arrivé à la perfection pour l'éternité. »

Le péché d'Adam, dont tous les hommes portent la tache et les conséquences, a coupé les ponts entre le ciel et la terre. Plus de communication désormais de l'homme à Dieu. Nous sommes tous des ennemis-nés, de par le péché d'origine, et qui aggravons encore notre cas, ratifions cette inimitié, nous installons en elle par nos péchés personnels. Impossible dans ces conditions de mériter nous-mêmes notre pardon.

Sans doute la miséricorde infinie de Dieu pourrait passer l'éponge, faire elle-même les premières avances, tout oublier du passé sans exiger aucune réparation.

Mais ce pardon magnanime serait-il sagesse ? Accorderait-il entre elles toutes les perfections de Dieu et d'abord sa sainteté et sa justice ? Ne serait-ce pas une invitation à l'humanité à tenir le péché pour négligeable et à recommencer à l'occasion ?

Et pourtant, Dieu, qui est amour, *Deus charitas est,* ne peut pas nous abandonner. Il a son plan qui conciliera toute chose, et sa miséricorde et sa justice. Il introduit dans le monde un homme nouveau, son Fils unique incarné.

Il sera vraiment nôtre, un homme comme nous, et né de la femme. Toutes ces expressions et tous ces soulignés de nos saints livres ne nous permettent pas de mettre en doute la réalité de son humanité : « le Verbe s'est fait *chair ;* nous l'avons vu ; il a vécu parmi nous. »

Mais il sera nôtre sans le péché : saint, c'est-à-dire absolument pur ; innocent, c'est-à-dire sans nulle malice qui vienne de son propre fond ; sans tache c'est-à-dire sans contamination de ses rapports avec les pécheurs que nous sommes ; bref, absolument séparé des pécheurs, *segregatus a peccatoribus,* non pas certes par l'indifférence de son cœur mais par la pureté de son âme. L'apôtre accumule les synonymes et se répète. La sainteté du Messie n'est pas moins affirmée que sa véritable humanité.

Du même coup, voici établi parmi nous le propitiateur, le médiateur, le prêtre, en un mot celui qui jette à nouveau un pont entre le ciel et la terre, comme l'indique ce mot de *Pontifex.* Il peut parler en notre nom, puisque, homme véritable, il est l'un d'entre nous ; il peut parler avec chance d'être agréé, puisqu'il est pur et sans tache. Avec lui nous avons de nouveau accès auprès de Dieu.

On a beaucoup médit du *Noël* d'Adam (« *Minuit, chrétiens...* »), paroles et musique et ils sont nombreux encore ceux qui le bannissent du répertoire de ce jour de fête. Avouons qu'il est pourtant plus riche de substance que bien des Noëls, jolis sans doute, mais enfantins et mièvres. Et quand on a conscience de la prison sans issue où nous tenait le péché, comme ses paroles et ses acclamations rendent bien le tressaillement d'espoir et de renaissance à la vie qui soulève l'humanité de son tombeau.

> Peuple, à genoux, attends ta délivrance.
> Noël, Noël ! Voici le Rédempteur.

Notre rédemption, il ne l'accomplira définitivement que sur la croix. Mais déjà cette croix, il commence de la porter selon le mot de l'*Imitation :* « toute la vie du Christ fut une croix et un martyre. » Et déjà il a dit dans son cœur et il ne se reprendra pas : « Mon Père, vous n'avez pas agréé, vous ne pouviez pas agréer les sacrifices de l'ancienne Loi ; voici que je viens pour faire votre volonté. »

II. — *Sainteté du Chef*

Homme nouveau, ce Messie est aussi l'Adam nouveau, le Père de l'humanité régénérée, le Chef de la véritable famille élue, qui communique aux âmes reconquises sur Satan sa sainteté, comme l'ancien Adam leur communiqua le péché.

C'est encore dans l'apôtre S. Paul que l'on trouve, attribué au Messie, ce titre de Chef ou de Tête mys-

tique de l'Eglise, c'est-à-dire de tous les hommes, qui, même s'ils ne lui sont unis aujourd'hui par la foi et la charité, peuvent l'être demain et profiter de ses mérites et de ses satisfactions. On n'aurait qu'à relire son épître aux Ephésiens, comme nous lisions tout-à-l'heure son épître aux Hébreux. Dieu, écrit-il, « a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef suprême à l'Eglise, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous (Eph., I, 22-23). C'est de lui que tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité (IV, 16). Le Christ est le Chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur » (V, 22).

Chef ou Tête mystique de l'Eglise qui est son corps, le Christ en a toutes les prérogatives et toutes les fonctions, comme explique à merveille S. Thomas d'Aquin, repris et développé encore par l'encyclique *Mystici corporis* de Pie XII.

Il en a le rang : comme la tête, il est au sommet, attendu qu'il est plus près de Dieu, par sa grâce supérieure à celle de tous les autres hommes.

Il en a la perfection : comme à la tête aboutissent toutes les facultés, toutes les puissances, toutes les énergies humaines : intelligence, volonté, imagination, mémoire, la vue, l'ouïe et tous les sens, ainsi dans le Christ il n'y a pas seulement grâce supérieure, mais la plénitude des grâces, un océan de grâces, *gratiarum pelagus ;* ainsi que nous le relisons chaque matin à la messe dans l'Evangile de S. Jean : « Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité (I, 14).

Il en a l'influence — et c'est ce que nous devons surtout nous rappeler — : comme la tête commande à tout le corps et manœuvre tous ses membres, ainsi le Christ rédempteur, établi notre représentant devant Dieu, communique à tous les hommes qui sont les membres de son corps mystique sa grâce, ses mérites et ses satisfactions, selon la parole de S. Jean : « Nous avons tous reçu de sa plénitude » (I, 16).

Voilà l'œuvre capitale pour laquelle un Messie avait été promis dès le péché d'Adam et d'Eve et pour laquelle il fait son apparition sur la terre dans l'étable de Bethléem.

Il a sanctifié les âmes des élus qui ont reçu leur récompense et lui sont unies maintenant par la gloire du ciel.

Il sanctifie les âmes justes de la terre qui lui sont unies présentement par la charité, comme les rameaux de la vigne au cep qui les porte.

Il commence de sanctifier les âmes croyantes, qui vivent dans le péché, mais qui lui sont unies par la foi qui est le commencement de la justification.

Il a de quoi sanctifier les âmes des impies, de ceux qui ne lui sont unis ni par la charité, ni par la foi, mais qui restent toujours aptes à cette union, y aspirent sans le savoir, en ont la vocation : car il est venu pour tous les hommes sans exception et même surtout pour ceux qui en avaient davantage besoin.

* *

Il est venu... Et il vient. Nous ne cessons de l'appeler de nos prières : « *Venez, divin Messie... Venez, venez !* » Nos fêtes chrétiennes ne sont pas seulement des commémorations, mais encore une répétition efficace des mystères célébrés.

Aussi, pendant ce temps de l'Avent, disposons nos âmes à cette venue sanctificatrice du Messie.

De tous les bienfaits qu'il nous apporte, c'est le plus grand. S'il ne nous réconciliait avec son Père, à quoi serviraient les autres, et la révélation de notre haute destinée et les moyens d'y parvenir ? La révélation de notre destinée, d'une destinée impossible désormais, nous jetterait dans le désespoir de notre paradis perdu et les moyens d'y parvenir seraient comme s'ils n'existaient pas puisque nous ne pourrions les utiliser.

Disposons nos âmes à cette venue sanctificatrice du Messie, disposons nos âmes par l'appel à la foi, si nous n'avions pas le bonheur de la posséder. La foi est un don de Dieu. Demandons pour nous et pour les autres que la lumière de l'étoile de Bethléem éclaire les esprits et mette en route ceux qui la cherchent.

Disposons nos âmes par la contrition de nos péchés et le retour à la grâce de notre baptême si nous avons le malheur de l'avoir perdue. C'est par elle que le Messie sanctifie.

Disposons nos âmes par une nouvelle ferveur, si nous sommes assez heureux que de vivre habituellement dans la charité. Cette charité peut et doit grandir. Et si elle grandit, c'est parce que Jésus vient, qu'il reste, qu'il s'établit à demeure et en Maître chez nous. *Amen.*

IV

4e Dimanche de l'Avent

LE MESSIE VIENT NOUS AIDER

Mes frères,

Le Messie rédempteur qui va naître à Bethléem est annoncé comme l'Emmanuel, « Dieu avec nous ».

En effet, il n'abandonnera pas ceux qu'il vient sauver. Par l'Eglise et les sacrements, et surtout par l'Eucharistie, il assurera sa permanence sur la terre. Et par ce canal de l'Eglise et des sacrements sa vertu viendra en aide à notre faiblesse ; *cujus... virtus adjuvaret infirmos.*

C'est le dernier bienfait de la venue du Messie que proclame la préface. Il nous faut y réfléchir en ce dernier dimanche de l'Avent.

Le Messie apporte aide à notre faiblesse et à nos infirmités — par la vertu de son attrait, — par la vertu de son exemple, — par la vertu de sa grâce.

I. — *Par la vertu de son attrait*

Qu'elle est révélatrice de l'attirance qu'exerçait la personne de Jésus, la première rencontre de Jean et d'André avec le Messie !

Le Précurseur leur a signalé Jésus qui passait : Voici l'Agneau de Dieu. Aussitôt les deux disciples le suivent. Jésus, qui s'est retourné et s'aperçoit que Jean et André le suivent, leur dit : Que cherchez-vous ? Et ceux-ci de lui répondre aussitôt : Maître, où demeurez-vous ? (Jo., I, 35-39). Il a suffi de la vue et d'une parole du Messie pour les conquérir.

Et cette histoire est celle de tous les apôtres, de tous les disciples et des multitudes qui suivaient le Maître : *seducit turbas,* constataient ses ennemis : il séduit les foules (Jo., VII. 12).

Elle est celle des premiers chrétiens que les Actes des Apôtres nous montrent séduits par la noble figure de Jésus.

Elle est celle de tous les siècles prophétisés par Notre-Seigneur lui-même : Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.

Cette conquête de l'amour des hommes apparaissait chose si frappante et si prodigieuse à Napoléon, qu'il y découvrait une preuve de la divinité de Jésus. C'était à Sainte-Hélène. « Un des soirs de ce long exil, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa ; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question... Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire, poursuivit Napoléon. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre. Eh bien ! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui s'incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! L'âme humaine avec toutes ses facultés devient une annexe de l'existence du Christ ! Et comment ? Par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot le cœur. C'est là ce qu'il veut pour lui ; il l'exige absolument et il y réussit tout de suite. J'en conclus à sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami » (Lacordaire, *Conférences de N.-D.*, 1847. Première Conférence).

II. — *Par la vertu de son exemple*

La noble figure de Notre-Seigneur attire les âmes. Mais elles doivent vite se rendre compte que ce Maître ne les engage pas sur des chemins faciles et agréables à la nature. Aussi bien, il les en prévient : si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Mais, justement, on va à sa suite. Il marche en chef de file. Il donne l'exemple : Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. Et cela nous entraîne.

Déjà dès sa venue il nous prêche de cette façon qui est la plus persuasive et la plus efficace. Sa crèche est une chaire. Il nous enseigne la leçon fondamentale du détachement des biens de ce monde pour la recherche de l'unique nécessaire : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Et toute sa vie, il nous donne l'exemple et jusqu'à l'héroïsme de toutes les vertus qui composent les différents articles ou le programme de cette idée fondamentale :

Vertus à la gloire du Père : la prière, la soumission à sa sainte volonté, le respect de son temps ; vertus sanctificatrices de notre âme : l'humilité, la mortification, l'esprit de pauvreté ; vertus au service du prochain : la patience, la douceur, le pardon et surtout, celle qui les résume toutes : la bonté, *pertransiit benefaciendo.*

Aussi le plus beau livre de vie chrétienne s'intitude de soi : l'*Imitation de Jésus-Christ.* Dans cette *Imitation* réside un secret de perfection : « Enfant de Dieu, c'est la racine de toute sainteté », disait Dom Marmion ; et il poursuivait : « on est enfant de Dieu, chéri par Dieu, chrétien parfait dans la mesure où l'on imite Jésus-Christ » (Retraite à Jupille, 1905).

Et malgré les sacrifices qu'elle exige, comme cette imitation nous est facilitée !

Il y a déjà pour nous y engager l'attrait qu'exerce sur nous le Christ, cette conquête d'amour, dont parlait Napoléon, qu'il remporte sur les cœurs. Et puis, à cause de cette royauté, de cette emprise, de cette séduction, comme parlaient ses ennemis, quel stimulant devant l'effort demandé, de se dire : Mais mon Maître aimé et adoré est allé beaucoup plus loin ; jusqu'aux dernières limites de ces vertus, en tout comme en son amour pour nous, *in finem* jusqu'au bout.

III. — *Par la vertu de sa grâce*

Aussi bien, à ces répugnances de notre nature, il supplée par sa grâce. La voilà la véritable vertu de son secours aux faibles et aux infirmes que nous sommes. Il le dira à ses disciples qui se récrieront devant tout ce qu'il exige d'eux. « Qui donc alors peut être sauvé ? » s'exclamaient-ils, découragés. — Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu (Mat., XIX, 25-26), répondait leur maître.

Sans cette grâce ou ce secours de Jésus nous ne pouvons nous sauver. C'est bien certain. Il le dira et redira dans son évangile et ses apôtres répèteront ce qu'ils ont entendu. « Personne ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jo., VI, 44) et encore : « Comme le sarment ne peut de lui-même porter de fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit, car, séparés de moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., XV, 4-5).

Mais cette grâce nécessaire à notre salut, il ne la refuse à personne. Dieu veut le salut de tous les hommes.

Il le donne même surabondamment à la mesure de nos besoins : « Dieu est fidèle, écrira S. Paul, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il vous fera tirer avantage de la tentation, afin que vous puissiez persévérer » (I Cor., X, 13).

Il ne perdra pas patience devant les refus du pécheur : « Le Seigneur use de patience avec vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la pénitence » (II Pet., III, 9).

A chaque instant, dans toutes circonstances, même devant l'obstination, il peut dire : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe » (Apoc., III, 20).

Et pour faire plus abondante la distribution de ces grâces, pour l'adapter à tous nos besoins et à toutes nos infirmités, pour nous donner la certitude que nous l'avons à notre disposition, il instituera les sacrements qui sont comme les canaux par lesquels elle s'écoule de la plénitude de son océan. Il la prodigue, au point que S. Paul pourra dire : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rom., V, 20). Nous n'avons qu'à nous tourner vers lui pour avoir l'assurance d'être comblés, comme il l'affirme avec une insistance voulue : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert » (Mat., VII, 7).

* *

A propos des miracles de Jésus, S. Luc note que la « foule cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous » (VI, 19).

Or Jésus ne guérissait pas seulement les corps, il guérissait aussi les âmes. Il commençait même parfois par des miracles d'âmes. Rappelez-vous le paralytique de Capharnaüm descendu par le toit de la maison : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis » (Mat., IX, 2).

Elle continue de sortir de lui cette vertu qui guérit et les corps et les âmes. Elle va jaillir plus abondante encore en cette fête de Noël qui approche. Car, il ne faut pas cesser de le répéter les fêtes liturgiques ne sont pas seulement l'évocation d'un anniversaire, mais une réalisation de leurs promesses dans les âmes, comme s'exprime une des prières de l'Eglise (collecte de la Fête du Rosaire). C'est l'enseignement de S. Thomas, que chaque mystère de la vie de Jésus contient une vertu secrète qui se communique à ceux qui le célèbrent.

Si nous avions été présents à Bethléem, avec Marie et Joseph, avec les bergers et les Mages, quelles grâces abondantes nous aurions reçues ! Transportons-nous par l'esprit et par le cœur près du petit Jésus qui reposera dans sa crèche. Nous recevrons des grâces semblables et aussi abondantes.

Le Messie vient nous instruire : qu'il éclaire de plus en plus notre intelligence et nous donne de vivre de plus en plus d'esprit de foi !

Le Messie vient sauver et sanctifier : qu'il renaisse dans l'âme des pécheurs et grandisse dans celle des justes !

Le Messie vient nous aider : qu'il nous comble des grâces dont nous avons besoin pour l'aimer toujours davantage !

Nous aurons ainsi largement profité des biens que nous apporte sa venue, selon la promesse de la prière liturgique que nous avons méditée pendant ce temps de l'Avent. *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXVIII

« EST ASSIS A LA DROITE DU DIEU TOUT-PUISSANT »

Il y a dans cette expression : « assis à la droite de Dieu », un symbolisme évident, mais très expressif. Dieu est pur esprit. Il n'a donc ni droite, ni gauche. Mais il a établi des degrés dans la dignité de ses créatures. La droite est prise ici à la fois comme le symbole de l'honneur qui est fait à celui que l'on y place et comme l'image de la puissance qui est dévolue à celui qui reçoit cet honneur.

Nous allons éclaircir tout cela, en méditant sur l'article du Symbole cité ici, et en examinant 1° les titres de Jésus-Christ à l'honneur qui lui est fait, — 2° les fonctions qui lui sont assignées pour l'éternité, par cet honneur même.

I. — *Les titres de Jésus-Christ*

a) C'est lui-même qui a revendiqué cette place « à la droite de Dieu ». Au moment le plus redoutable de ses humiliations. L'esprit de vérité, d'humilité, d'obéissance qui était en lui est si frappant qu'on ne saurait penser un instant à la moindre exagération de sa part.

En face du Sanhédrin, au moment où Caïphe, le grand-prêtre en exercice, lui demande : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu », Jésus répond avec simplicité et force : « Tu l'as dit. D'ailleurs, je vous le déclare, désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel » (Mat., XXVI, 62-64).

C'est là-dessus qu'on l'accuse de blasphème et qu'il est condamné à mort. Nul doute, Jésus a donné sa vie pour attester cette vérité : son titre de Fils de Dieu, qui a pour conséquence le droit d'être assis « à la droite de la Puissance », c'est-à-dire, comme s'exprime le Symbole « à la droite du Dieu tout-puissant. »

b) C'est donc le titre de Fils de Dieu qui est à la base de cette affirmation. Dans l'échelle des créatures il n'y a rien et il ne peut y avoir rien au-dessus de cela. L'humanité, en Jésus-Christ, est complète en sa nature. Il a comme nous une âme et un corps, il a toutes les facultés de notre âme et toutes les énergies physiques de notre corps. Mais cette humanité, modèle éternel de la nôtre, dans la pensée créatrice, ne fut pas en lui une personne humaine, car elle fut, on l'a vu, « assumée » par la seconde personne de la Très Sainte Trinité, la Personne du Verbe. Cette humanité de Jésus-Christ se trouva située, par le fait même au sommet de l'échelle des êtres. Dans notre précédente instruction nous avons cité les textes de S. Paul qui l'affirment. L'épître aux Hébreux n'est pas moins formelle :

> « Ce Fils, qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance, et qui soutient toutes choses par sa puissante parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, *s'est assis à la droite de la majesté divine, au plus haut des cieux,* d'autant plus grand que les anges, que le nom qu'il possède est plus excellent que le leur » (Héb., I, 3-4).

Et la même Epître continue, en opposant le caractère de *serviteurs*, qui est celui des anges, même les plus élevés, et celui de *Fils*, qui est propre à notre Seigneur.

Aucun doute n'est donc permis sur ce point. Il est de foi que Jésus-Christ est le chef-d'œuvre suprême de la volonté créatrice en Dieu, et que le Créateur ne pouvait rien faire de plus grand qu'une créature unie substantiellement à son propre Verbe. Tel est le sens de cet article du Symbole : suprématie de perfection, de dignité, d'honneur, de gloire, attribuée à Jésus-Christ par tout être sorti des mains du Tout-Puissant.

II. — *Fonctions du Christ dans la gloire éternelle*

a) En étudiant le symbolisme employé ici, il faut éviter d'être dupe des mots *assis à la droite*. Ne pas se figurer cette position « assise », comme signifiant le repos, l'abstention, la jouissance du bonheur éternel sans autre activité. Le mot « assis » signifie ici simplement la solidité indestructible de la nouvelle dignité du Christ. Il est sorti des ombres terrestres, des humiliations, des souffrances, il a pris possession de la gloire qui lui était due ; il est revenu à la place que, comme Dieu, certes, il n'avait jamais quittée, car en Dieu tout est immuable, mais qu'en tant qu'homme, passant au milieu de notre nuit, il semblait avoir abandonnée.

Lui-même, dans sa prière après la Cène, il a fort bien dit cela :

« Et maintenant, à vous, Père, de me glorifier auprès de vous, de la gloire que j'avais auprès de vous, avant que le monde fût » (Jo., XVII, 5).

Il reprend donc tout simplement sa place, son rang, ses fonctions, qu'il n'avait quittées, répétons-le, qu'en apparence, par l'appareil de faiblesse qu'il lui avait plu de revêtir parmi les hommes.

b) Il garde cependant de son incarnation un titre qu'il n'avait pas en tant que Verbe, avant l'incarnation : le titre de Médiateur, de Grand-Prêtre, de Pontife souverain, « selon l'ordre de Melchisédech. »

Et c'est ici qu'il faut admirer le sens du mot : « assis à la droite de Dieu. » Il n'est pas « assis », pour ne rien faire, mais pour agir en Dieu-Homme, jusqu'à la fin des temps et jusqu'aux extrémités de l'éternité, si l'on peut ainsi dire, c'est-à-dire sans fin.

Que fait donc Jésus-Christ au ciel ? S. Paul avoue, dans l'Epître aux Hébreux, « sur ce sujet, nous aurions beaucoup de choses à dire et des choses difficiles à expliquer » (V, 11).

Il essaie pourtant de nous le dire et nous ne pouvons que le suivre, en tremblant. Il fait appel au symbolisme de la liturgie mosaïque ancienne. Cette liturgie avait été voulue par Dieu comme « une ombre de l'avenir — *umbra futurorum* » (Col., II, 17). Dans cette liturgie il y avait des sacrifices quotidiens, mais qui s'achevaient dans le « Saint », c'est-à-dire dans le premier vestibule du Temple. Au-delà du Saint, il y avait le « Saint des Saints », où seul le grand-prêtre avait le droit de pénétrer et seulement une fois par an, avec le sang expiatoire des victimes offertes pour les péchés du peuple.

Mais tout cela, dit S. Paul, n'était que « figure » (Héb., IX, 9). Ces sacrifices de l'Ancienne Loi étaient bien imparfaits et bien impuissants à produire la sanctification. Mais Jésus est venu. Il accomplit et du coup il supprime et remplace toutes les *figures*. Il disperse les *ombres*. Il fait du réel et il le fait comment ? En pénétrant dans le vrai « Saint des Saints », c'est-à-dire au ciel, en se plaçant à la droite de son Père, pour lui offrir à jamais les hommages d'adoration, de gratitude, d'expiation et d'imploration qui lui sont dûs.

Et notre Epître détaille tout cela en termes admirables :

« Ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, image du véritable, que le Christ est entré, mais dans le ciel même *afin de se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu.* »

Et il n'a pas eu besoin, comme le grand-prêtre, d'offrir plusieurs fois le sacrifice d'expiation :

« Mais comme il est arrêté que les hommes meurent une seule fois, après quoi vient le jugement, ainsi le Christ, après s'être offert une seule fois, pour ôter les péchés de la multitude, apparaîtra une seconde fois pour donner le salut à ceux qui l'attendent » (Héb., IX, 24-28).

Et un peu plus loin, la même épître nous explique clairement ce qu'il faut entendre par les mots : *assis à la droite de Dieu.*

« Tandis que tout prêtre se présente chaque jour pour accomplir son ministère,... lui, au contraire, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, « *s'est assis* » pour toujours « *à la droite de Dieu* », attendant désormais que « ses ennemis deviennent l'escabeau de ses pieds » Car par une oblation unique il a procuré la perfection à tous ceux qui sont sanctifiés » (*ibid.*, X, 11-14).

S. Paul voit donc là une réalisation de la prophétie du psaume CIX : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. »

Il s'agit donc là d'un triomphe définitif du Christ sur toutes les puissances adverses. C'est alors que s'accomplit le mot du Christ : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde » (Jo., XVI, 33).

De tout cela il résulte que la *fonction essentielle* du Christ Jésus, en tant qu' « assis à la droite du Père tout-puissant », est de lui rendre toute la gloire que lui doivent toutes les créatures : la fonction d'un *Pontife universel de la Création.*

L'équilibre mystique de l'univers est à jamais assuré. Une seule goutte de son sang, comme le dit l'hymne *Adoro te,* de S. Thomas d'Aquin, pouvait sauver tout l'univers de tout péché.

Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.

Or, ce n'est pas seulement une goutte, mais c'est tout son sang, tout son être, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, que Jésus-Christ a offert et offre encore à son Père dans l'éternité.

c) Cette doctrine a bien été mise en lumière par l'école française de spiritualité, avec Bérulle et ses disciples. Bérulle distingue en Notre-Seigneur les *actions* et les *états.* Chaque mystère de sa vie et de sa mort a les deux aspects : celui d'action qui passe et d'état qui demeure à jamais.

Des mystères du Christ, il faut donc dire :

« Ils sont passés en certaines circonstances et ils durent et sont présents et perpétuels, en certaine autre manière ? Ils sont passés quant à l'exécution mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passe jamais, ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis. L'esprit donc, *l'état*, la vertu, le mérite du mystère est toujours présent » (cité par Bremond, *Hist. litt. du Sentiment relig.*, III, 70).

Rien de plus beau ni de plus grand que cette doctrine, parce que rien de plus vrai. Eternellement, Jésus, « assis à la droite du Père », lui représente l'amour qui a tout fait dans sa vie et sa mort et qui serait à jamais capable de refaire tout, s'il était nécessaire. Comme dit encore Bérulle :

« même le goût actuel, la disposition vive, par laquelle Jésus a opéré ce mystère, est toujours vif, actuel et présent à Jésus » (*ibid.*).

d) Mais si la fonction de Pontife universel s'exerce au ciel à jamais, de la part du Christ, envers son Père, elle ne s'exerce pas moins envers son Eglise et envers chacun de nous.

Envers l'Eglise, Jésus « assis à la droite du Père », fait fonction de *roi*. Notre dévotion actuelle au Christ-Roi tire de là son fondement théologique. Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande. Son Eglise est régie par des lois immuables. Rien ne peut prévaloir contre elle, parce que rien ne peut prévaloir contre l'autorité souveraine du Fils de Dieu.

Quand nous expliquerons l'article du Symbole au sujet de l'Eglise, nous aurons à nous rappeler sans cesse ce point capital.

e) A l'égard de chacun de nous, Jésus « assis à la droite du Père », ne cesse de s'occuper de notre salut. Il l'a promis en ces termes :

« Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père,... car je vais vous y préparer une place. »

Ce mot « vous préparer une place » contient évidemment tout ce qui est nécessaire à notre salut. Jésus-Christ ne cesse donc d'agir pour nous. C'est bien ce qu'il avait promis encore en ces termes émouvants :

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous » (Jo., XIV, 18).

* *

Conclusion. — Nous aboutissons sans cesse à la même conclusion : foi, espérance, amour. Nous sommes sûrs de notre croyance, sûrs de ce que nous attendons, sûrs de l'amour de Dieu pour nous et de l'amour de Jésus-Christ. C'est de lui qu'il est dit : « Toujours vivant pour intercéder pour nous » (Héb., VII, 25). En attendant que Jésus vienne nous chercher pour nous faire « siéger avec lui », comme son corps mystique, nous savons qu'il pense à nous, qu'il travaille pour nous, qu'il « nous prépare une place ».

« Pontife toujours écouté, il redit pour nous la prière sacerdotale de la Cène : « Père, c'est pour eux que je prie... Ils sont dans le monde... Gardez ceux que vous m'avez donnés... Je prie pour eux, afin qu'ils aient la plénitude de la joie... Père, je veux que là où je suis, ils soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée... afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois aussi en eux » (Dom Marmion, *Le Christ dans ses mystères*, p. 357).

Ce qu'il importe de ne jamais oublier, c'est *l'identification* étroite que Jésus a établie entre lui-même et tout son corps mystique. Tout ce qui le touche est à nous au même titre qu'à lui. Tout ce qu'il a obtenu en fait d'honneur et de gloire, c'est aussi pour nous qu'il l'a obtenu.

CAUSERIES LITURGIQUES

XXVI

Les fêtes du Sanctoral :

III. LES FÊTES DE S. PIERRE ET DE S. PAUL

Les deux apôtres sont, dans la pensée de l'Eglise, inséparables. C'est que, comme le rappelle la troisième strophe de l'hymne des secondes vêpres, « heureuse est Rome qui fut consacrée par le glorieux sang de ces deux princes ; empourprée de leur sang, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres villes du monde. »

I

Dans la messe de la vigile comme dans celle du jour de la fête (29 juin), c'est surtout de S. Pierre qu'il s'agit. Les oraisons sont impersonnelles à la vigile, mais l'introït rappelle le passage de l'évangile de S. Jean, où Jésus prédit à S. Pierre son élévation et sa mort sur la croix ; l'épître relate le miracle opéré par S. Pierre sur le paralytique de la Belle Porte et l'évangile, emprunté à S. Jean, rapporte la triple protestation d'amour de S. Pierre et le pouvoir trois fois confié au Prince des Apôtres, de paître les brebis et les agneaux du Christ.

La messe du jour de la fête unit Pierre et Paul dans la collecte ; mais c'est encore de S. Pierre exclusivement qu'il est fait mention dans l'introït, extrait des Actes, XII, 11, dans l'épître (S. Pierre délivré de sa prison par un ange, Act., XII, 1-11) et dans l'évangile (Confession de S. Pierre à Césarée de Philippes, Mat., XVI, 13-19). Rien d'étonnant à cela, si l'on se reporte aux origines de la solennité du 29 juin.

Il ne saurait être question, en effet, — malgré certaines affirmations de la liturgie de ce jour (antienne de Magnificat aux secondes vêpres) — de célébrer ici l'anniversaire proprement dit de la mort des deux apôtres. Pierre et Paul sont morts, selon toute apparence, à des dates différentes et d'ailleurs non exactement connues. Ils avaient été ensevelis, le premier au Vatican, le second sur la voie d'Ostie. A la veille de la grande persécution de 258, il semble que leurs corps aient été cachés au même endroit de la voie Appienne et c'est cette déposition commune que nous commémorons le 29 juin.

Primitivement, ce jour-là, le Pape célébrait d'abord la messe de S. Pierre à la basilique du Vatican ; puis il se rendait à la basilique de la voie d'Ostie pour célébrer celle de S. Paul. Mais, dès la fin du VIe siècle, le Pape s'affranchit de ce service pénible. On garda la messe de S. Pierre pour le 29 juin, avec mémoire de S. Paul à la collecte, et la messe de S. Paul fut renvoyée au lendemain.

Rien d'étonnant donc, comme nous l'avons déjà dit, que la messe du 29 et celle de la vigile soient des messes de S. Pierre.

II

La messe de S. Paul, renvoyée au lendemain, est indiquée dans le missel : Commémoraison de S Paul. Ici, les textes liturgiques sont, en grande partie, empruntés à S. Paul lui-même : l'introït, l'épître (récit de sa conversion, dans l'épître aux Galates), graduel, alleluia. L'évangile, tiré de S. Matthieu (x, 16-22), rappelle les indications prophétiques données par le Christ à ceux « qu'il envoie comme des brebis au milieu des loups. » Les persécutions ne leur seront pas épargnées. Comme cela convient bien à l'Apôtre des Gentils !

S. Paul n'est pas le grand Apôtre seulement par les missions sans nombre accomplies par lui et par les difficultés et les contradictions qu'il a dû supporter ; c'est encore en raison de sa conversion merveilleuse qui l'a transformé, lui, le persécuteur acharné, en apôtre du Christ. Sa conversion est mise en relief dans l'épître du 30 juin ; mais l'Eglise a tenu à lui consacrer une fête spéciale, le 25 janvier. Bien des traits de la messe du 30 juin s'y retrouvent, mais le récit de la conversion est extrait des Actes des Apôtres : c'est le récit le plus long et le plus circonstancié que nous ayons de ce grand miracle.

III

S. Pierre et S. Paul, avons-nous dit, sont inséparables. Aussi l'Eglise ne célèbre aucune fête de l'un sans faire mémoire de l'autre. C'est ainsi qu'aux deux fêtes de S. Paul qu'on vient de citer, une oraison spéciale mentionne S. Pierre.

De S. Pierre, nous célébrons trois autres fêtes : la chaire de S. Pierre à Rome (18 janvier) ; la chaire de S. Pierre à Antioche (22 février) ; S. Pierre-aux-liens (1er août). Nous avons déjà fait observer que la fête de S. Pierre-aux-liens était primitivement une dédicace. Quant aux deux autres fêtes, elles avaient d'abord le même objet. Au début du IVe siècle, Rome célébrait la prise de possession du siège romain par l'apôtre : c'était le jour natal de la chaire de Pierre, fixé au 22 février. Les Gaules célébraient la même fête au mois de janvier. Lors de la fusion des deux usages romain et gallican, un liturgiste

franc, se trouvant en présence de ces deux fêtes, eut l'idée d'attribuer l'une à l'épiscopat d'Antioche, l'autre à l'épiscopat romain. La double fête, reçue d'abord en France, fut adoptée par Rome, en 1558, sous Paul IV. Aux trois fêtes secondaires de S. Pierre, une seconde oraison fait mention de S. Paul.

La messe de la Chaire de S. Pierre — identique pour les deux fêtes — a fourni plus d'un élément au commun des confesseurs pontifes. L'évangile est celui de la Confession de S. Pierre à Césarée de Philippes et le *Tu es Petrus* s'y lit à plusieurs reprises.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LI

CHUTE DE LICINIUS (323) ; CONCILE DE NICÉE ET MORT DE CONSTANTIN

En Orient, les chrétiens ne furent pas aussi bien traités qu'en Occident. D'ailleurs, nous l'avons vu, Constantin, maître de l'Occident, était de tendance chrétienne et Licinius, maître de l'Orient, était resté païen. Aussi la tolérance de Licinius, qui suivit l'édit de Milan, fut de courte durée. A partir de 314, la mésintelligence entre les deux beaux-frères, provoquée par l'ambition et les rivalités politiques, fut le principe ou la cause d'un revirement de la politique conciliante de Licinius. Il semble bien que les deux empereurs aspiraient au premier rang ; dès lors, l'un d'eux devait disparaître. Pour y parvenir, Licinius conspira avec un certain Bassianus qui, comme lui, avait épousé une autre sœur de Constantin, Anastasie. Averti à temps, Constantin fit exécuter Bassianus et déclara la guerre à Licinius. Celui-ci vaincu une première fois, céda à son vainqueur la Grèce et les provinces balkaniques. Par crainte de Constantin, Licinius respecta quelque temps encore les dispositions de l'édit de Milan. Mais, dès 317, il adopta une nouvelle politique religieuse entièrement défavorable à l'Eglise, vexatoire et bientôt persécutrice. La persécution reprit surtout en Asie Mineure. C'est ainsi qu'à Sébaste quarante soldats chrétiens furent condamnés à périr de froid sur un étang glacé ; on célèbre leur fête le 10 mars. Constantin vint au secours des chrétiens et, une seconde fois, battit Licinius le 18 septembre 323. Grâce aux prières de sa femme, sœur de Constantin, Licinius eut la vie sauve ; il fut relégué à Thessalonique en Macédoine ; mais il continuait ses intrigues, il fut mis à mort par ses soldats en 324. Lorsque Constantin fit son entrée à Nicomédie, la capitale de l'Orient, il y fut accueilli avec enthousiasme par les chrétiens.

* *

Quelle fut la politique religieuse sous *Constantin seul empereur*, de 323 à sa mort en 337 ? Débarrassé de son rival dès septembre 323, Constantin avait favorisé les chrétiens d'Orient comme ceux d'Occident. Par un *premier édit*, adressé aux évêques de Palestine (fin de 323), il s'empresse de réparer le mal fait aux chrétiens, aux officiers et soldats et aux fonctionnaires. Dans un *second édit*, il exprimait son désir de voir tous ses sujets embrasser le christianisme. Il maintint pourtant, durant les 14 ans où il régna seul, la tolérance religieuse pour les païens et les juifs, proclamée par l'édit de Milan. Il ne porta jamais atteinte aux personnes et l'on ne saurait l'accuser de persécution vis-à-vis des païens, comme son rival s'en était rendu coupable envers les chrétiens. Avouons pourtant que sans persécuter les païens, Constantin accorda nettement ses préférences aux chrétiens. Peut-on l'en blâmer ? Les hauts fonctionnaires furent choisis, généralement, parmi eux ; cela est très humain, et aujourd'hui ! En même temps, Constantin encouragea les évêques à reconstruire les églises détruites ; il les combla de ses largesses comme il avait déjà fait en Occident. Les basiliques se multiplièrent : à Antioche, à Nicomédie et ailleurs. Deux endroits furent particulièrement privilégiés : la Palestine — c'était naturel — et Byzance qui allait devenir Constantinople. Rome était menacée par les Barbares. Par ailleurs, voulant laisser cette ville au Pape, il créa une nouvelle capitale en Orient. Il fixa son choix sur Byzance, admirablement située à l'embouchure du Bosphore, à la jonction de l'Orient et de l'Occident. Il voulut que la Rome de l'Orient fut une Rome chrétienne. Il fit restaurer l'église de la Paix et en commença une autre dédiée à la sagesse divine : *Sainte-Sophie*. Le 11 mai 330, quand les principaux monuments civils et religieux furent terminés, l'inauguration de la nouvelle ville, qui prit le nom de son fondateur, fut célébrée en grande pompe par des fêtes qui durèrent quarante jours. Dès lors, l'empereur y fixa sa résidence et ne la quitta que rarement, jusqu'au moment où terrassé par la maladie il se rendit dans sa villa impériale, près de Nicomédie, pour y mourir le 22 mai 337.

* *

Constantin, devenu le protecteur de l'Eglise, aimait à s'appeler « évêque extérieur ». Ce fut, alors, l'*ingérence* du pouvoir civil dans les matières religieuses ; ce fut Dieu et César tout à la fois. L'Eglise en souffrit ; ce fut comme la rançon de la protection qui lui était accordée par l'Etat. Une conséquence de cette situation nouvelle, c'est que les hérésies ne seront plus désormais de simples crises *intérieures* qui se dénouent au sein de l'Eglise ; elles se déroulent à l'*extérieur* et deviennent des luttes générales auxquelles tout le monde se mêle : empereur, cour, fidèles aussi bien que clergé.

Les hérésies appartiennent donc, dans cette période, à l'*Histoire extérieure*. Sous le règne de Constantin deux crises principales, l'une : locale, l'autre : générale, déchirent l'Eglise et, par contre-coup, l'Empire.

Locale. La première, c'est le schisme donatiste (de Donat, évêque de Carthage), qui éclata au début de cette période, dès 313, et divisa l'Afrique pendant plus d'un siècle. Ce schisme, né de rancunes personnelles, sur lesquelles étaient venues se greffer des questions d'ordre doctrinal et d'ordre politique, ne se serait pas développé si Constantin avait, dès le début, rejeté tout appel et s'était abstenu d'intervenir dans le débat. Ce schisme ne disparut qu'en 420 avec S. Augustin, sous l'empereur Honorius, après le concile de Carthage en 411 qui devait réunir 286 évêques catholiques et 279 donatistes.

Générale. Une autre crise, beaucoup plus grave, ce fut l'hérésie d'Arius, l'arianisme qui divisa, pour longtemps, l'épiscopat à un tel point que S. Jérôme († 420) s'écria un jour : « Le monde s'est réveillé